
Inter-langue, interactions culturelles et transversalité

Samia Kassab-Charfi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trema/170>

DOI : 10.4000/trema.170

ISSN : 2107-0997

Éditeur

Faculté d'Éducation de l'université de Montpellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2008

Pagination : 65-74

ISSN : 1167-315X

Référence électronique

Samia Kassab-Charfi, « Inter-langue, interactions culturelles et transversalité », *Tréma* [En ligne], 30 | 2008, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/trema/170> ; DOI : 10.4000/trema.170

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019.

Tréma

Inter-langue, interactions culturelles et transversalité

Samia Kassab-Charfi

I. Critique de la souche étymologique d'un point de vue didactique

I.1 Etymon tutélaire et modèle généalogique

- ¹ La problématique de la structure des dictionnaires étymologiques du français, que nous avons soulevée lors d'un récent colloque consacré à l'interculturalité en langues, littératures et sciences humaines¹, est une question qui a été, à cette occasion, rapportée à une expérience didactique en contexte d'apprentissage non francophone. Les locuteurs non natifs, confrontés en fin de cursus à l'analyse stylistique de textes littéraires en langue française, avaient été appelés à effectuer des recherches étymologiques relatives à certains termes. Ces recherches devaient leur permettre de sonder les fondements anciens des mots, et en quelque sorte, de les aider à percevoir l'existence d'un soubassement morpho - lexicologique propre à assurer la mise en perspective du mot en question par rapport à une historicité diachronique. Souvent, cette découverte d'une généalogie du mot se doublait d'un effet de surprise, dû au décalage généralement existant entre les significations actuelles du mot et son sens originel. Pour ces apprenants en situation de perfectionnement, le sondage de ce *labyrinthe vertical* dans la perspective duquel est systématiquement ramené (ou jeté) le mot dans l'entrée du dictionnaire étymologique est une opération qui, temporairement du moins, le coupe de son imprégnation (con) textuelle pour l'extraire en tant que tel et pointer son identité historique à travers les accidents de ses attestations et des multiples datations censées les valider.
- ² La question qui s'était alors posée à ce niveau était si, finalement, cette recherche étymologique ne se révélait pas, d'une certaine façon, être une ornière isolant le mot en

dépité du projet conceptuel initial lié à la structuration du dictionnaire étymologique, qui est de faire remonter un ensemble de termes à un étymon unique, sorte d'aïeul tutélaire garant d'une unification morphologique, voire morphosémantique, de la diversité lexicale. Là où précisément ce projet achoppe, c'est dans son inaptitude à offrir à l'apprenant une prise quelconque – dans la manière et le sens selon lesquels il est conçu – l'autorisant à percevoir la possibilité d'une passerelle entre familles de langues « originelles ». Dans le cas du français, les étymons premiers – ou derniers – sont pour une très large majorité tirés de la famille de l'indo - européen, famille comportant souvent des agrégats trilitères, dont la constitution ressemble en cela assez naturellement à ceux de la famille sémitique. Or aucun dictionnaire étymologique du français² ne consent, à notre connaissance, à cette mise en relation *transversale*, mise en relation qui aurait le précieux avantage, du moins auprès des apprenants francophones non natifs, d'accélérer l'appréhension et l'assimilation des connaissances historiques diachroniques et des phénomènes d'évolution morphosémantiques. Une telle assimilation se ferait en particulier en activant la vigilance mnémotechnique cognitive de l'étudiant arabophone, désormais rendu attentif et actif au moyen du repérage des recoupements possibles entre sa propre famille linguistique et celle qu'il se doit d'explorer lors de ses études de spécialisation monolingue. Dès lors, l'étudiant qui percevra l'analogie entre tel étymon indo - européen (*leg - « cueillir », « choisir », rassembler ») et telle racine sémitique cueillir », « saisir ») sera apte à porter sur la description de la langue un regard « لاقط, plus juste et plus approfondi car enrichi de cette double posture bilingue, laquelle constitue un privilège incomparable lorsqu'il s'agit de mettre en lumière les liens possiblement existants entre les deux termes, et éventuellement de procéder au croisement comparatif des deux familles de langue. Car s'il est vrai que, comme l'affirmait Valéry LARBAUD, « un écrivain polyglotte aura toujours un immense avantage sur un écrivain unilingue », cette vérité n'est pas moins attestée, loin s'en faut, dans le domaine didactique.

- 3 Dès lors se fait jour dans une telle perspective la nécessité d'inviter, sinon de procéder au désenclavement des dictionnaires étymologiques de la piste presque exclusivement archéologique dans laquelle ces derniers sont engagés. La référence à l'*Archê*, à la source ou à la *souche*, n'est plus ici à considérer sous l'angle de l'érudition auquel tout à la fois elle ressortit et qui détermine les modalités de l'article historique qu'elle construit – érudition dont il ne saurait évidemment être question ici de dénier les apports, tant elle est source précieuse d'informations sur le cheminement chaotique, tantôt maîtrisé, tantôt énigmatique et elliptique, du *mot - site*. Mais les fouilles auxquelles est soumis le champ morpho - lexicologique du mot, dans les galeries souterraines qu'elles mettent à jour, ne visent, dans l'approche méthodologique empruntée jusqu'ici, qu'à la mise en valeur d'un patrimoine unilatéral, généralement coupé des voies traversières, de ces affluents secondaires ou *subalternes*³ le plus souvent systématiquement escamotés, mais dont la prise en compte – fût-elle purement analogique – servirait grandement une vision plus interlinguistique, et finalement plus vascularisée, du paysage des archêts étymologiques. C'est à cette *rhizomatisation*⁴ de la forêt des étymons que contribuerait une révision non seulement interlinguistique, mais aussi interculturelle et transidentitaire, du modèle des dictionnaires étymologiques⁵. À cet effet, il faudrait peut-être confronter la solitude de l'*étymon*, au statut invasif, forcément phagocytaire, de l'emprunt – cet *immigré* dessouché qui devra malgré tout se trouver une assise et une légitimité à l'intérieur du dispositif de la langue.

I.2 Les traverses subalternes. *L'emprunt : butin⁶ historique, passager clandestin ou greffe nécessaire ?*

- 4 C'est peut-être en poussant la problématique à son point extrême que Georges KASSAÏ a osé, dans son étude sur « L'imaginaire linguistique du puriste », un parallèle entre l'éthique de ce dernier et la redoutable pensée du totalitarisme racial : « Le purisme semble constituer un des avatars de l'imaginaire linguistique : l'idéal d'une langue pure et ce qui en découle, à savoir la lutte contre les xénismes, les emprunts aux langues étrangères rappelle étrangement la purification ethnique. Du point de vue ethnologique, le purisme a été apparenté avec raison à un refus général d'emprunter qui se manifeste dans les domaines les plus divers. Dans leur étude intitulée « Acculturation antagoniste » Georges DEVEREUX et Edwin M. LOEB signalent divers cas de résistance à l'emprunt culturel et constatent en conclusion qu'il y a résistance à l'emprunt, parce qu'il y a résistance à l'identification au groupe externe⁷ ».
- 5 Dans la tradition arabe, on retrouve aisément une telle position de défense de la pureté de la langue. Telle a été l'attitude du penseur IBN KHALDÛN (XIV^e siècle), père de la sociologie arabe et dont la réflexion a couvert des domaines de pensée d'une grande diversité. Dans son *Discours sur l'Histoire universelle* (AL-MUQADDIMA), celui-ci déplore, au chapitre intitulé « Le Langage est une habitude technique » l'affaiblissement de la langue arabe et sa dégradation due à l'introduction conjoncturelle de xénismes. Pour lui, « les habitudes linguistiques des (descendants de Mudar) se sont corrompues au contact des étrangers. La génération montante entendait des modes d'expression différents : elle prit l'habitude de s'en servir aussi, à cause du grand nombre d'étrangers qui fréquentaient les Arabes. Mais elle continuait à entendre les tournures arabes. De sorte que la confusion était générale. Les Arabes se mirent à puiser aux deux sources, ce qui leur donna une nouvelle habitude, inférieure à la première, et engendra la corruption (*fasâd*) de la langue arabe⁸ ».
- 6 La question des emprunts et de leur statut par rapport à la *souche* - *mère* du lexique doit évidemment être ici abordée. Il s'agira simplement de considérer comment, relativement à la classification élaborée par les lexicologues, est défini le statut de la racine et celui, plus accessoire, voire subalterne, de *l'emprunt*. Il est édifiant ici de se reporter aux raisons invoquées à l'emprunt par certains sémanticiens. On citera simplement ce qu'en dit S. ULLMANN dans son *Précis de Sémantique française* : « La façon la plus simple de combler une lacune est d'emprunter un mot à une autre langue, un dialecte ou une langue de groupe (« dialecte social »). L'emprunt lui-même pourra s'effectuer de plusieurs manières : on pourra transplanter des mots de toutes pièces (mots d'emprunt proprement dits), traduire des termes étrangers (calques : anglais *blue* - *stocking* --- français bas-bleu) ou imiter leur signification (calques sémantiques) (...) ». Pour S. ULLMANN, l'emprunt est un phénomène plutôt rare en français : « Quant aux langues étrangères proprement dites, Casanova remarquait déjà que le français est rebelle aux importations et qu'il prête plus volontiers qu'il n'emprunte⁹ » ...
- 7 Comment ne pas relever ici la nature comptable de l'image qui fonde cette métaphore, subtilement valorisante, d'une langue davantage prêteuse qu'emprunteuse, confortant ainsi l'idée que, lorsque celle-ci est bien fondée, dotée d'une assise suffisamment homogène et puissante, elle ne nécessite que rarement le recours à ce qui est finalement l'équivalent d'un aveu de faiblesse ou d'impuissance – l'emprunt ? Une refondation

épistémologique du champ lexicographique n'irait pas sans cette exigence de sortir d'une approche de type *orientaliste* d'observation et de reconnaissance des emprunts à l'arabe, par exemple, emprunts toujours ramenés à deux périodes antagonistes, et comme contraints dans un déterminisme historique biphasique qui fait succéder à la période de la grandeur (Âge d'or des sciences et de la culture arabes) celle de la décadence (termes liés à la période de la colonisation). À cet effet, il faudrait instaurer une égalité d'observation des dites racines, indo - européennes et sémitiques, dans la signification de leurs possibles croisements traversiers, et admettre l'idée qu'un drageon adventif puisse être plus significatif, en termes de proximité sémantique, qu'une *racine* proclamée comme telle et supposée avérée. C'est ainsi seulement que l'on arrivera à contourner, voire à renverser, la manière parfois trop orientée de concevoir ces éléments étrangers que sont les emprunts, *xénismes* qui concourent à réactiver la circulation entre les langues en introduisant une dynamique de métissage cruciale pour la vivacité et le renouvellement d'une langue. Il faut se rappeler à quel point ces dictionnaires étymologiques véhiculent des univers référentiels eux - mêmes assez incertains, et l'on ne peut que relever le contraste existant entre le flou, symbolisé par des expressions telles que « origine obscure » ou « probablement » accompagnant l'attestation de l'étymon et son commentaire dans les dictionnaires, et l'effet de réel généré par les datations, supposées être garantes d'exactitude, ainsi que par les reconstitutions de type généalogique. Enfin, et sur le plan strictement épistémologique, il n'est qu'à observer combien l'identification généalogique des mots peut elle - même être sujette à caution. Nous n'en donnerons que deux exemples significatifs : d'abord le cas du mot *shérif*, curieusement donné comme descendant de l'anglais *sheriff*, « officier de comté » (XVII^e siècle)¹⁰, alors que ce terme est en réalité un emprunt direct à l'arabe et signifie en cette langue « personnage ou personnalité honorable » (شرف, *Sharaf* désignant l'honneur). Ensuite celui d'*ellébore*, terme dérivé d'aliboron (« XIII^e s. plante curative vendue par les herboristes et charlatans ») et d'*Elléboron*, « pris », ajoute rigoureusement le dictionnaire étymologique¹¹, « pour un philosophe dont on a fait par la suite un hypothétique [sic] philosophe arabe : AL BIRUNI¹² »). On voit ici combien ces notions de *racine* et d'*emprunt* sont problématiques, et surtout combien elles requièrent une approche basée sur la convergence inter ou translinguistique ...

I.3 Les enjeux théoriques et cognitifs d'un comparatisme étymologique : de l'isolat à l'archipel

- 8 Aussi les enjeux du comparatisme étymologique sont - ils majeurs, aussi bien pour l'approche interculturelle que pour la réévaluation didactique de l'enseignement de la morpho - lexicologie en milieu bilingue, ce qui ne revient pas pour autant ici à cautionner le mouvement qui consisterait à procéder à un recoupement superficiellement horizontal et syncrétique des grandes familles de langues. Il ne s'agit nullement ici de substituer absolument à une méthode particulariste qui confine le terme dans un statut d'isolat une manière universalisante, un peu utopique, de concevoir l'*emmêlement* des langues¹³, les deux manières équivalant également, finalement, à deux types d'appauvrissement - « Il y a deux manières de se perdre : par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l'universel » (Aimé CÉSAIRE). Simplement, il nous semble que cette critique du modèle traditionnel des dictionnaires étymologiques a l'avantage de dégager les deux enjeux majeurs de l'approche à renouveler : l'enjeu scientifique, qui nécessite la mobilisation de compétences humaines bilingues dans la prise en compte des

rapprochements et recoupements des différents substrats (prise en compte difficile, voire impossible, à réaliser par un lexicographe monolingue), et l'enjeu cognitif, qui suppose de faire pressentir ces liens possibles, morphologiques ou sémantiques, associatifs ou différentiels, entre les familles de langues, et de sonder leur résonance interculturelle, d'estimer ce que cette résonance peut induire sur la relecture des rapports et échanges historiques et/ou économiques entre les deux sphères en contact. Pourquoi ne pas concevoir ainsi un dictionnaire qui mettrait en regard deux sources linguistiques telles que l'indo - européen et le chamitosémitique, non pas confrontés et séparés par une logique géopolitique, mais liés, de par les hasards de l'Histoire et les intérêts économiques, par des similitudes significatives éclairantes pour une meilleure compréhension de l'évolution des deux familles de langues ?

II. Pour une sémantique des interactions culturelles

II. 1 L'altération de l'identité sémique

- 9 Le deuxième volet de cette étude critique propose un déplacement depuis la topique des dictionnaires étymologiques – lieu de recherche archéologique, principalement orientée vers le passé du mot – vers celle de l'analyse sémantique et plus précisément sémique (encore appelée analyse componentielle) qui cultive, quant à elle, l'ouverture sur une synchronicité où se manifestent les diverses strates ou composantes du sens au sein d'un même mot. Il s'agira à présent, toujours dans une perspective didactique, de faire valoir l'importance de la prise en compte du bilinguisme et des imaginaires qu'il entrecroise dans l'émergence d'une identité sémantique nouvelle à l'intérieur d'un terme.
- 10 S'il est vrai que la consultation des dictionnaires étymologiques peut susciter chez l'étudiant qui se spécialise en langue et littérature françaises un questionnement relatif aux liens pouvant exister entre sa propre famille de langue et celle qu'il étudie, on peut en effet tenter d'extrapoler cette problématique comparative à l'analyse du contenu sémique d'un mot. Partant des principes proposés par l'analyse componentielle structurale, modélisée en France en particulier par Bernard POTTIER et François RASTIER, analyse qui considère chaque mot à sens plein comme un agrégat décomposable de sèmes (unités minimales de signification) liés par une relation d'opposition ou de différenciation, on peut observer qu'il se crée, toujours dans un contexte didactique de francophones non natifs, et spécifiquement pour les mots renvoyant à un concept abstrait, une possibilité d'interférence avec des éléments définitoires singuliers propres à la culture, à l'imaginaire ou à ce que l'on appelle plus globalement les *univers de croyance* ou de *connaissance* de l'apprenant. Un tel phénomène revient à identifier, pour le mot en question, la possibilité de voir s'élargir le sémème¹⁴, et plus précisément le sémantème¹⁵ de celui-ci, par adjonction ou projection d'un sème virtuel lié à l'univers de connaissance premier du récepteur – *virtuème* analogue à celui qui serait surajouté par l'action *altérante* et innovante d'un écrivain, dont l'acte de modification sémique vient enrichir, en l'altérant, le spectre sémique du terme en question. En outre, des termes abstraits tels que *liberté*, *nationalisme*, *ambition*, *éducation*, *beauté*, se voient pourvus par le lecteur étranger d'une enveloppe connotative dont la coloration peut différer de celle qui est déterminée par les normes socio - morales et culturelles constitutives de la société d'appartenance de l'auteur du texte. Conformément à l'intuition puis à la formalisation des théoriciens de l'école de Constance (Hans - Robert JAUSS et Wolfgang ISER, 1975), qui

pressentirent le caractère concret et *réactif* de l'impact du récepteur sur le texte lu et explicitèrent la nature et le degré de cet impact (théorie de la réception), le lecteur – ici, le lecteur *étranger* – projettera ses marques subjectives, sa scalaire axiologique mais surtout les éléments constitutifs de l'image mentale qu'il se fait – dans sa culture – de l'objet conceptuel en question sur le faisceau sémique du mot représentant – en français – cet objet conceptuel.

II. 2 Le montage sémantique

- 11 C'est ici que se pose le problème des lectures des textes appartenant à la littérature francophone maghrébine. Là, le faisceau sémique de certains termes apparaît au lecteur comme déjà frappé de l'altération que lui a fait subir l'auteur – maghrébin en l'occurrence – de l'œuvre. La *greffe* du sème contextuel ou du virtuème a donc été opérée en amont. C'est le cas pour des termes posant un type de relation familiale, comme *frère*, qui nécessite, en fonction du contexte (prenons un roman de Driss CHRAÏBI, par exemple), d'intégrer dans son champ le sème de « *celui qui assure une autorité comparable à l'autorité paternelle* ». Dans un corpus appartenant à la littérature maghrébine, ce terme entre alors dans une relation d'ordre synonymique avec « *père* » et, du même coup, ne fonctionne plus dans une relation de parité lexicale horizontale avec celui de *sœur*. De même sa pertinence sémantique distinctive par rapport à ce même mot est annulée – la sœur devenant en quelque sorte la *filles*. L'annulation du trait paritaire frère/sœur et la translation vers une relation de type *père/fille* (qui substitue à ce dernier binôme celui de *frère/fille*) montrent alors comment les éléments du lexique subissent, dans les rapports qui les lient, en les associant ou les distinguant, une reconfiguration qui est elle-même (sur)déterminée par l'univers culturel qui innerve, avec ses tensions et ses hiérarchies relationnelles singulières, le roman ou la pièce de théâtre où advient le mot en question. Et en vérité il se pose pour le lexique et la constitution sémique des lexies les mêmes problèmes que ceux liés aux évolutions anthropologiques, historiques et sociales : la configuration, les types de relations (associatives ou dissociatives) qui se dessinent, l'émergence de traits spécifiques viennent transposer, dans l'ordre de la parole, les représentations générées par le modèle socioculturel. Or la perception de ce modèle normatif est déterminante pour la compréhension du montage *sémantique*, et pour sa reconstitution au moment de la lecture.

II. 3 Intersections sémiques et connotatives chez le bilingue

- 12 La situation se complique lorsque le lecteur apprenant lit un texte étranger à son propre univers de connaissance ou d'appartenance, et qu'il y rencontre un terme susceptible de charrier des éléments d'ordre définitoire qui ne sont pas en phase avec l'univers référentiel source – ou qui le brouillent. Une telle désignation peut ici prêter à confusion : les notions de *langue source* et de *langue cible*, propres à la traduction, ne constituent pas ici des concepts opératoires viables, car ils impliquent une vision *séparée* et des plans *successifs* des deux espaces linguistiques. Or c'est loin d'être le cas pour ce qui nous concerne. Le lecteur bilingue et biculturel qui doit reconstituer mentalement le composé sémique du mot procèdera, la plupart du temps inconsciemment, soit à l'intersection des deux sémantèmes (sèmes spécifiques) du terme dans les deux langues, soit au transfert des données définitoires et des halos connotatifs spécifiques de sa culture d'origine sur le terme français, arrimage qui relève, pour une part, de la posture *attentionnelle*¹⁶ du

lecteur, et de sa liberté – avec les risques que cette liberté comporte – d’appréhender le texte. On assistera alors à un phénomène d’*appropriation* du concept (par adjonction ou dédoublement sémique, puis fusion des deux sèmes spécifiques), ou en tout cas de redéploiement des composantes sémiques du mot à la faveur du regard interculturel ou interlinguistique de l’apprenant étranger. Si nous prenons l’exemple du mot « *paradis* », il est évident que cet apprenant (apprenti ou parfois même lecteur confirmé de l’*entre-deux* culturel) pourra, soit en opérant une traduction simultanée immédiate du mot dans sa langue d’origine, construire une sorte de sémantème *hybride* reconfigurant (par conjonction ou éjection) les sèmes spécifiques du terme dans les deux langues¹⁷, soit substituer à l’acception spécifique du mot en contexte une acception culturellement – et textuellement¹⁸ – marquée... C’est dire si une telle situation peut d’ailleurs être propice aux contresens. Mais elle peut aussi, dans la dialogique qu’elle met en place, être l’occasion d’un enrichissement de la perspective, d’abord sémique, ensuite herméneutique, enrichissement lié au développement *imprévisible* de la signification du terme en contexte – voire hors contexte. Un mot tel que « *éternité* » pourra ainsi se voir conserver tous ses sèmes relatifs à l’inscription de la lexie dans une *u* - chronie ou temps de la transcendance métaphysique, d’une part, et d’autre part à son lien à un illimité temporel. Mais l’image mentale qui y sera associée passera aussi, pour un lectorat arabophone imprégné de l’iconographie et de la topique musulmanes, par l’insertion de micro - récits reproduisant un prototype d’éternité ... cognitivement et culturellement surdéterminé. En définissant les images mentales comme « *les corrélats psychologiques des signifiés linguistiques*¹⁹ », le sémanticien François RASTIER nous permet de présumer de l’importance du substrat culturel, dans l’interaction sous - jacente qui se met en place entre ce substrat et la pellicule psychique, pour la définition du processus associatif et de l’incidence que ce processus peut avoir sur le sens. De là à concevoir, pour la lecture élucidante de tels textes, un modèle de construction ou de composition sémique dans lequel, pour certains termes critiques ou problématiques, à forte valence interlinguistique, le *sème interculturel* ne serait pas escamoté mais bel et bien valorisé et reporté sur le tronc sémique commun, et où « *l’appariement entre images mentales et percepts d’objets* » évoqué par F. RASTIER (1991, p. 207) serait comme dédoublé, il n’y a qu’un pas, inhabituel mais franchissable. Sur l’emplacement de ce type de sème viendraient se greffer des éléments représentatifs des références propres à l’univers de connaissance du lecteur étranger. Le fameux « dialogue des cultures » qui fut si judicieusement problématisé par Edward W. SAID dans *L’Orientalisme* (1978) puis dans *Culture et impérialisme* (2000, pour la traduction française) commencerait sans doute ici, dans le simple fait d’assortir, d’un côté comme de l’autre, un concept des éléments composites, transculturels, qui participent à sa vivacité sémantique et intellectuelle. Car la construction sémantique du mot n’est jamais véritablement achevée : elle est toujours en devenir. Ce devenir est lui-même assuré par l’usage et les projections cognitives, expérimentales, même dans leur caractère incertain et hasardeux, auxquels se livrent, consciemment ou non, les locuteurs non natifs qui charrient les images mentales et les représentations propres à leurs univers idéologiques et culturels spécifiques et les greffent sur la souche sémique du mot, qui voit ainsi son profil et sa *valence sémantique* modifiés. Le spectre sémique du mot et ses significations résultent alors d’une capitalisation des données sémantiques nucléaires (cet *inné* ou préexistant de la langue, antérieur aux turbulences de cette *parole en acte* qu’est, par exemple, l’exercice de la littérature) et des données sémantiques adventives, surajoutées – *acquises*. Le territoire interlinguistique lui-même serait dès lors délimité par les possibles ajustements –

intersémiques – de l'une des familles de données à l'autre, et par la nouvelle distribution des repères interlinguistiques. C'est peut-être à penser les modalités de cette *créolisation*²⁰ sémique qu'une grande part de la réflexion sur la didactique interculturelle pourrait s'engager.

BIBLIOGRAPHIE

- CALVET, L.-J. (2002). *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*. Paris : Petite Bibliothèque Payot, 1re éd. 1974.
- HOUEBINE-GRAVAUD, A.-M. (2002). (ouvrage publié sous la direction de). *L'Imaginaire linguistique*. Paris : L'Harmattan, coll. « Langue & Parole ».
- NYCKEES, V. (1998). *La Sémantique*. Paris : Belin, coll. « Sujets ».
- PICOCHÉ, J. (1987). *Dictionnaire étymologique du français*. Paris : Les Usuels du Robert.
- RASTIER, F. (2001). *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : PUF, coll. « Formes sémiotiques », 1re éd., 1991.
- ULLMANN, S. (1969). *Précis de Sémantique française*. Berne : éd. A. Francke, 4e éd., (1re éd. : 1952).

NOTES

1. « Les approches interculturelles dans l'étude des langues, des littératures et des civilisations : Quelles perspectives heuristiques ? », colloque international organisé par le CRILLASH à l'Université des Antilles - Guyane en Martinique, les 13, 14 et 15 novembre 2007.
2. Il faut signaler en outre que du côté arabe, il n'existe aucun dictionnaire étymologique, qui puisse tenter une telle mise en relation.
3. Il faudrait consentir à ce que serait une transposition de la notion de subalternness (ou subalternité), mise au point par la chercheuse indienne Gayatri CHAKRAVORTY SPIVAK au domaine des divisions et classifications morpho -lexicologiques des langues (eu égard en particulier aux notions de *racine* et d'*emprunt*...).
4. Le concept de *rhizome* et les représentations qu'il permet de construire ont été développés et formalisés par Edouard GLISSANT à la suite du philosophe Gilles DELEUZE.
5. Révision pleinement souhaitable aussi pour les dictionnaires de langue arabe...
6. Nous reprenons l'image de l'écrivain algérien Kateb YACINE qui disait que la « langue française » était pour lui « un butin de guerre ».
7. Georges KASSAÏ, « L'imaginaire linguistique du puriste », in *L'Imaginaire linguistique*, ouvrage publié sous la direction de Anne-Marie HOUEBINE-GRAVAUD, Paris, L'Harmattan, coll. « Langue & Parole », p. 61.
8. Ibn KHALDÛN, *Discours sur l'Histoire universelle*. AL-MUQADDIMA. Traduction nouvelle, préface et notes par Vincent Monteil. Troisième édition revue. Paris : Editions Sindbad, coll. « Thesaurus », p. 977. Nous soulignons.
9. S. ULLMANN, *Précis de Sémantique française*, Berne, éd. A. Francke, 1969 (4e éd.), 1re éd. : 1952, p. 314. Nous soulignons.

10. PICOCHÉ J., *Dictionnaire étymologique du français*, Les Usuels du Robert, 1987, p. 614. Voici l'attestation et l'explication présentées par J. PICOCHÉ : « (...) angl. *Sheriff* « officier de comté », composé de l'anglo-saxon *reeve* « haut officier ayant une juridiction locale », d'origine germ., et de *shire* « charge officielle », « district soumis à un gouverneur », « comté », du germ. **skeisa* ».
11. Ces deux exemples ont été extraits du Dictionnaire étymologique du français de Jacqueline PICOCHÉ, Les Usuels du Robert, 1987 (1re édition : 1983).
12. Al Birûni : ce philosophe et savant encyclopédiste persan du XIe siècle n'a rien d'hypothétique; il excella dans les mathématiques, l'astronomie, la médecine, l'histoire, les langues grecque et indienne. Parmi ses ouvrages, il faut citer *Kitab AL SAYDALA : Le livre de la Pharmacopée*, *Tarikh AL-HIND, Histoire des Indes*, etc.
13. Selon l'expression de l'écrivain antillais Edouard Glissant.
14. Le sémème se définit comme la « formule sémique » du mot, formule composée de l'ensemble des sèmes définitoires de ce mot. « La formule sémique de chaque terme, son sémème, est considérée par les sémanticiens structuralistes comme un moyen d'appréhender scientifiquement sa signification ». (Vincent NYCKEES, *La Sémantique*, Paris : Belin, coll. « Sujets », 1998, p.p. 210-211).
15. « Le sémantème correspond (...) à l'ensemble des sèmes spécifiques d'un sémème donné » (id., p. 212).
16. Nous empruntons cette notion à Gérard GENETTE, qui l'oppose à une posture d'ordre intentionnel, où l'attention est surtout fixée sur l'intention originelle de l'auteur plutôt que sur le résultat de la lecture par le lecteur et en fonction des possibilités interprétatives qu'il ouvre (G. GENETTE, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991).
17. Ici se pose d'ailleurs le problème de la traductibilité des sèmes. Sont-ils universels ou... toujours particuliers ?
18. Par l'ensemble des descriptions et représentations du paradis rapportées par la tradition religieuse mais aussi littéraire et philosophique, par exemple.
19. François RASTIER, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », p. 207 (Ch. VIII : La perception sémantique; 1. Sémantique linguistique et représentations mentales).
20. Le concept de créolisation a, ici, appliqué à la dynamique sémantique, le sens profond que lui prête Edouard GLISSANT : « La créolisation est un mouvement perpétuel d'interpénétrabilité culturelle et linguistique (...) ». Celle-ci « exige que les éléments hétérogènes mis en relation « s'intervalorisent », c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de dégradation ou de diminution de l'être, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, dans ce contact et dans ce mélange » (*Introduction à une poétique du Divers*, Gallimard, Nrf, 1996, p. 125 et p. 18).

RÉSUMÉS

Cette étude à orientation didactique a pour objectif de démontrer dans un premier temps, à la lumière de l'approche interculturelle, l'intérêt d'une révision du modèle du dictionnaire étymologique, qui en l'état actuel relève d'une démarche de type archéologique formatée en fonction d'un locuteur exclusivement monolingue. Dans un second volet, elle procède à une extrapolation vers l'analyse sémantique en contexte francophone non natif, pour montrer que la projection de l'univers de connaissance du lecteur étranger sur le mot dans le détail de ses composantes sémiques peut produire une altération significative de son spectre sémique.

This didactical study aims to show, according to the intercultural studies principles, how a revision of the actual etymological dictionary, which is based upon an archeological and monolithical model, can be interesting for the bilingual learner. Then, in the second part, we tried to enlarge the study to the semantics analysis in context of foreign french-speaking students, in order to show the semical change which occurs upon the word when the student transfers upon it his own cultural features and knowledge models.

INDEX

Mots-clés : altération sémantique, étymologie, interaction culturelle, intersection sémique

Keywords : intercultural interaction, semical change

AUTEUR

SAMIA KASSAB-CHARFI

Maître de conférences, Université de Tunis